

DU SERIEUX AU RIRE POISSARD : LES FORMES DU COMIQUE

Fabrice MOULIN, MCF en littérature française, Université Paris Nanterre

Sophie MARCHAND, MCF de littérature, Université Paris Sorbonne

Partie 1 – La comédie du XVIIIe siècle

FM : Bonjour Sophie Marchand, vous êtes spécialiste du théâtre du dix-huitième siècle et vous allez nous parler des mutations, des transformations des formes comiques au siècle des Lumières. Alors on connaît toute l'importance de l'héritage moliéresque dans la production théâtrale. Dans ces conditions, dans quelle mesure peut-on parler d'une comédie du dix-huitième siècle ?

SM : Le Siècle des Lumières est certes l'héritier d'un modèle comique moliéresque sanctuarisé par la création de la Comédie Française qui fut dès le départ conçue comme la « Maison de Molière », mais le dix-huitième siècle ne s'est pas contenté, comme on le croit souvent, de reproduire le modèle comique du siècle précédent en l'affadissant. Si certains dramaturges comme Destouches ou encore Piron dans sa *Métromanie* poursuivent sur la voie de la comédie de caractère qu'ils modernisent en y incorporant des types nouveaux, nombreux sont quand même les auteurs qui entendent proposer des voies nouvelles, motivés par le souci de faire de la comédie une arme efficace pour peindre la nature et réformer les mœurs du temps. L'originalité des formules comiques proposées par le Siècle des Lumières n'est donc pas à minorer, quand bien même nombre des œuvres de cette période sont aujourd'hui tombées dans l'oubli, souvent injustement.

Partie 2 – De nouvelles formes de comédie

FM : Alors quelles sont précisément ces formules comiques nouvelles ? Pouvez-vous nous en dire davantage ?

SM : Alors ce qui caractérise les rapports du dix-huitième siècle à la comédie, c'est d'abord un vaste questionnement, questionnement à la fois esthétique mais aussi moral et idéologique qui va agiter tous les penseurs du siècle, et notamment Voltaire et Rousseau, donner lieu à des essais comme la *Lettre à D'Alembert sur les spectacles*, de Rousseau, publiée en 1758, mais aussi à de nombreux prologues métathéâtraux. Alors on appelle « prologues métathéâtraux » des introductions de pièces où les personnages produisent un discours et une réflexion sur le théâtre.

Certains auteurs réclament, à partir des années 1720, une réforme du genre comique. Ils réagissent à deux choses. Premièrement, la dérive cynique et immorale de la comédie de la fin du règne de Louis XIV, que l'on trouve dans des pièces comme *Turcaret* de Lesage ou *Le Légataire universel* de Regnard, qui propose, pour reprendre les mots de Lesage, des « ricochets de fourberies les plus plaisants du monde et des personnages plus vicieux les uns que les autres ». Le théâtre du dix-

huitième siècle, la comédie du dix-huitième siècle réagit aussi à une autre dérive, c'est la dérive précieuse et salonnaire qui place la comédie sous la tutelle jugée froide et aristocratique du bel esprit.

FM : Alors qu'est-ce qui fondamentalement anime toutes ces critiques contre la comédie ?

SM : Le procès de la comédie vise en premier lieu le rire, qui était considéré jusqu'alors comme indissociable du genre, mais qui semble désormais moralement inacceptable. Marmontel, le dramaturge et encyclopédiste, préconise de bannir ce comique méprisable d'un théâtre qui doit être l'école de l'honnêteté. Rousseau, quant à lui, déclare que le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe que plus la comédie est agréable et parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs.

Aussi, les dramaturges philosophes estiment-ils à l'instar de Marmontel qu'il eût été sans doute plus avantageux de changer en nous cette complaisance vicieuse qu'on éprouve à la comédie pour les personnages de fripons en une pitié philosophique. Et ils entreprennent de libérer la comédie de la tutelle du comique. Il s'agit d'inventer une comédie exemplaire, une comédie qui susciterait l'adhésion attendrie, ce que l'on appelle à l'époque « l'intérêt », une comédie qui préférerait au rire grimaçant le délicat sourire de l'âme.

Cette comédie morale aura pour cible les vices et non plus les seules ridicules et elle contribuera ainsi à améliorer les mœurs. Elle aura pour parrain Térence, le dramaturge latin mais un Térence largement fantasmé, qui est surtout convoqué pour contrebalancer le modèle moliéresque. Des auteurs comme Voltaire, Lachaussee, Chamfort, Fagan s'engouffrent dans cette brèche et offrent à la Comédie Française certains de ses plus grands succès de la période qui s'étend entre 1715 et 1750.

FM : Alors cette comédie nouvelle, comment la désigne-t-on à l'époque ?

SM : Les contemporains parlent de comédie sérieuse, morale ou sensible. Ce sont les détracteurs de ce genre qui parleront de « comédie larmoyante » ou de « romanédie » en fustigeant une tendance romanesque. Il n'en reste pas moins que jusque dans les années 1760, cette formule sensible, qui n'est pas sans influence sur l'esthétique d'un Marivaux ou dans la création du drame, va contribuer à diffuser auprès du public les valeurs et la vision du monde d'une bourgeoisie en plein essor et va soutenir le combat des Lumières contre le préjugé et en faveur de la nature.

Conclusion – Un théâtre pour rire

FM : Alors dans ces conditions, peut-on dire que le dix-huitième siècle aurait définitivement tourné le dos au comique ?

SM : Nullement. Et c'est une des caractéristiques de ce siècle que de chercher à allier les contraires. Le même public, qui pleure aux tragédies de Voltaire ou s'attendrit au comique sensible de Lachaussee, se presse pour rire au spectacle de la foire. Et il va moquer à la Comédie Italienne les pièces morales qu'il a applaudies la veille au théâtre français. Le genre de la parodie dramatique se développe précisément au dix-huitième siècle et il rencontre un très grand succès. Nombreux sont par ailleurs les détracteurs de l'évolution de la comédie, qui plaident pour un retour au bon vieux rire et à Molière. Beaumarchais lui-même, qui a pourtant écrit des drames, obtiendra ses premiers triomphes en prétendant ressusciter la vraie comédie, le vrai comique.

A partir des années 1760, les théâtres de boulevard vont attirer une foule sociologiquement mixte en représentant des parades, les aventures scatologiques de Janot dans une pièce comme *Les Battus paient l'amende* de Dorvigny par exemple, et sous le Directoire, les frasques de la poissarde Madame Angot. Enfin, on a tendance à se représenter le théâtre de la Révolution comme un théâtre uniquement sérieux et politique. Or, à cette époque, ce sont au contraire la comédie légère et l'Opéra Comique qui font salle comble.

FM : Bien, merci Sophie Marchand pour ce tour d'horizon de la comédie des Lumières qui nous a permis d'en saisir les principaux enjeux.

